

Yves Bonnet
Alexandre Radovic

La tour blanche

Responsable de l'édition
Zoran Kolundžija

© IK PROMETEJ, Novi Sad, 2012.

Yves Bonnet
Alexandre Radovic

La tour blanche



Livre deuxième du cycle Von Adler



PROMETEJ
Novi Sad

Sommaire

Chapitre I	7
Chapitre II	27
Chapitre III	46
Chapitre IV	62
Chapitre V	81
Chapitre VI	103
Chapitre VII	123
Chapitre VIII	141
Chapitre IX	162
Chapitre X	180
Chapitre XI	205
Chapitre XII	224
Chapitre XIII	250
Chapitre XIV	273
Chapitre XV	292
Chapitre XVI	318

Chapitre I

ADOLF HITLER ne décolère pas. S'étant arraché à son fauteuil de cuir, il arpente son bureau devant Martin Bormann. Arrivé à peu près au centre de la pièce, il s'arrête là, frappant du poing droit la paume ouverte de sa main gauche puis, repart, reprenant les mêmes phrases, citant les mêmes noms, sans guetter la moindre approbation de son secrétaire. Pourtant il ne crie pas, tout au contraire, la voix sourde, souligne l'accent rocailleux de ce provincial exilé à Berlin, ville qu'il n'aime pas et dont il doit faire sa capitale en attendant que Germania voie le jour.

Ce sont des incapables. Incapables de le comprendre, d'exécuter ses ordres. Sont-ils vraiment des incapables? Pour certains oui, comme par hasard, ceux qui ne posent pas de questions. Mais pas ceux qui savent ou qui pensent savoir.

«Tiens, Bloomberg, en voilà un qui n'est pas bête. Mais justement, il pense trop. Il se croit supérieur à moi parce qu'il porte des galons depuis l'enfance. Mais il ne connaît pas la guerre. Il n'a pas été aux tranchées, il n'a pas subi les gaz moutardes que ces ordures de français nous balançaient. Je ne suis même pas sûr qu'il ait entendu le sifflement des balles ailleurs qu'au pas de tir. Alors Bloomberg ou Keitel croient tout savoir, mais il leur reste à gagner une guerre. Ils se prennent pour des stratèges, mais ce dont j'ai besoin, ce sont des chiens fidèles qui reniflent et qui trouvent. Je

leur montrerais moi ce que c'est de faire la guerre. Heureusement j'en ai enduré une. Que penses-tu de Goering, Martin?»

Le secrétaire se raidit sur son siège, mais ne répond pas. Il sait que l'Hitler se moque de sa réponse. Il poursuit son monologue.

«C'est un type bien Hermann. Il fait bonne impression. Toutefois il ne faut pas qu'il se laisse aller, ses goûts de luxe, son penchant pour les femmes, à la longue cela risque de nous nuire... Enfin! Goering sait encore se rendre populaire. Et Hess, il te plaît Hess?»

À Martin Bormann sûrement pas. Autant la bonne bouille du secrétaire rassure ceux qui viennent en tremblant quémander ou répondre au chancelier du IIIe Reich, autant la tête de Rudolf Hess inquiète et déstabilise. Comment cet excentrique au regard illuminé a-t-il pu devenir le bras droit d'Hitler? Instinctivement Bormann se méfie de cet adepte des sciences occultes qui a sauvé Honorius d'Himmler des griffes de la Gestapo. Dieu sait pour quoi faire... Hitler à présent est reparti sur son cher Rudolf.

«Quel dévouement et aussi quelle efficacité! Celui-là au moins il ne me trahira jamais, il se ferait tuer pour moi, et même s'il faut se suicider pour la cause – il s'exécutera. Il m'aidera à régler leurs comptes aux ennemis du Reich!»

Les ennemis, le Reich n'en manque pas, surtout les juifs. Quelle engeance que ces fourbes qui profitent de la misère du peuple allemand pour prospérer. Il y a bien eu ce médecin qui, jeune, lui a sauvé la vie. Et puis cet autre dans les tranchées qui l'a sorti tout seul des barbelés où il s'était empêtré tandis que les mitrailleuses crachaient la mort depuis les positions françaises. Il y était resté le pauvre type, il s'était pris une balle en pleine tête au moment précis où il faisait basculer le corps de son caporal dans un trou d'obus. Il se souvenait même de son nom Isaac, vraiment un brave type - un horloger de Wiesbaden. Mais pour quelques bons sujets, combien d'accapareurs, d'exploiteurs et de parasites? Il faut qu'Himmler s'en occupe, il doit régler ce problème!

À l'évocation du chef de la SS, la mine du secrétaire se renfro-gna. Himmler, Bormann le redoute certainement davantage que Hess. Car lui il est normal, intelligent et lâche. Il faut toujours se méfier des lâches. Ils sont prêts à tout, par peur. Pour sauver leur peau ils tueraient père et mère, et comme les parents de l'Himmler sont morts, il pourrait bien s'en prendre à d'autres. Seulement l'in-quiétant bonhomme a su déjà, au fil du temps, se rendre indispen-sable d'abord avec la SS, puis avec la Gestapo. Bien formée, bien entraînée, dirigée par Heydrich, la redoutable police secrète est toute dévouée à ses maîtres. Mieux que des chiens, des loups fidèles.

Justement comme si elle s'avisait que l'on pense à elle, Blon-die, couchée sur le côté derrière le bureau, pousse un léger ron-ronnement et s'étire. Hitler a entendu. Il s'arrête, sourit et l'ap-pelle: «Blondie, viens...viens mon chien!» L'animal s'est mis debout et s'approche à petits pas, tête baissée en signe de soumis-sion ou de dévotion, Bormann ne sait pas très bien. Le Führer lui il sait. Il se penche, caresse le fin museau du chien-loup, tandis que les oreilles se couchent vers l'arrière pour mieux jouir de la caresse de son maître.

J'ai vaguement l'impression qu'Adolf Hitler a oublié ma pré-sence. Il est vrai que le fauteuil qu'il m'a obligeamment désigné tout à l'heure tout en venant lui-même s'asseoir à mes côtés est séparé du reste du vaste bureau par une pièce de bois sculpté qui fait office de paravent. C'est l'œuvre d'une corporation de char-pentiers qui ont voulu ainsi faire œuvre d'allégeance au nouveau maître de l'Allemagne. Hitler aime ce genre de cadeau, ceux de ces modestes sans-grades, de ces ouvriers aux idées simples qui sont les meilleurs et les plus indéfectibles de ses soutiens. Com-bien en a-t-il arraché aux griffes des rouges, de ces pauvres gens désespérés? Il s'est fait un devoir de ramener tout ce peuple trom-pé vers les vraies valeurs allemandes.

C'est cela sa mission sacrée. Le socialisme, bien sur, mais pas n'importe lequel! Certainement pas celui des bolcheviques qui rejettent les valeurs du sol et de la race. Il n'est pas pour une théo-

rie fumeuse internationaliste, il est pour un socialisme national bien ancré dans la tradition allemande. L'appartenance nationale est sacrée, et s'il veut faire le bonheur de tous les Allemands, il lui faut un état juste, donc social. Le socialisme il ne le rejette pas, c'est son excroissance moscovite qu'il déteste et arbore. Au nom de quoi le socialisme serait-il soumis aux Oukases de Moscou et devrait-il servir les intérêts soviétiques?

Hitler n'est pas dupe: le communisme sert la Russie très bien, le national-socialisme servira l'Allemagne. Staline trompe son monde: les rouges n'ont pas le monopole de la justice sociale. Le socialisme, il le revendique haut et fort, puisqu'il l'a intégré comme un idéal et une motivation politique puissante. Mais ce socialisme il le veut allemand et national, planté dans la terre de ce gigantesque ensemble qui s'étend depuis la Vistule et les marches des chevaliers teutoniques jusqu'aux bords du Rhin.

S'il était russe, il serait avec les rouges, et même stalinien car comment être russe sans être stalinien et, au passage, allemand sans être hitlérien? La chance que partagent les deux plus grands peuples d'Europe continentale, l'Allemagne et la Russie, c'est d'être dirigé par des grands hommes. Le tribun populaire et populiste Adolf Hitler se sent en communion avec le séminariste Iossif Vissarionovitch Staline. Cela ne se peut, mais il aimerait rencontrer cet homme au regard perçant - le nettoyeur des tranchées de la révolution, le purificateur de la Sainte Russie, ce praticien de la déjudéification moscovite. Il admire sa mise à l'écart de Trotski, de Kamenev, de Zinoviev... Une Russie sans les juifs devient plus fréquentable.

Mais Staline se trompe s'il pense qu'il est sorti d'affaire en faisant le ménage au Comité Central et dans les hautes sphères de l'État... le mal juif a pris racine dans toutes les sphères de la société soviétique et insidieusement par l'idéologie pernicieuse qu'il propage, il sape les efforts du secrétaire général pour redresser la puissance de l'État. Son monologue continue sur l'erreur que fait Staline en stigmatisant la lutte des classes qui dans son esprit est bien secondaire par rapport à la lutte des races.

Depuis quatre ans que je fréquente épisodiquement le chancelier, j'ai appris à le deviner et la chose n'a finalement rien de remarquable. L'homme qui continue d'arpenter son vaste cabinet, pour évacuer le trop-plein d'énergie que les hommes de bureau ne peuvent dépenser, cet homme au parler simple, au vocabulaire limité à quelques centaines de mots, aux raisonnements élémentaires, ne m'impressionne que lorsqu'il revêt sa tunique d'ardent tribun.

Il se produit alors chez lui une transfiguration qui le grandit et le magnifie, une mutation magique qui électrise ses propos et fait de chaque mot sorti de son discours rocailleux un projectile infailible. Ses propos donnent à ce ridicule accent autrichien la puissance d'un torrent et à son regard une insoutenable force. Pour moi, Hitler n'est fort que dans la colère, dans l'hystérie du verbe, dans le hurlement des slogans. Lire un de ses discours retranscrits dans le *Völkischer Beobachter* est aussi vain que de déchiffrer en première lecture une partition de Wagner; il y manque la vie, la conviction, il y manque l'essentiel.

Car sorti de ses transes le chancelier retombe dans l'ordinaire et même parfois dans la médiocrité intellectuelle. Il faut tout l'apparat du pouvoir, toute la révérence due à ceux qui gouvernent pour qu'il apparaisse à ses collaborateurs, bien entendu, mais aussi à ses interlocuteurs comme un chef de gouvernement de haute volée - écouté et respecté. Il est bien l'héritier de cette longue série de gens ordinaires et même médiocres dont les propos sont enrichis, embellis, sertis comme des diamants une fois qu'ils sont assis sur le trône.

Le pouvoir à un double effet: il sacralise tout ce qu'il touche et il rend fous ses détenteurs. En ajoutant l'adverbe absolument, qui accompagne les régimes totalitaires, à ce postulat, on peut aisément en déduire que le pouvoir absolu sacralise absolument tout ce qu'il touche et rend absolument fous les détenteurs. En réalité, aucun régime n'échappe à cette loi, mais la démocratie la rend plus supportable. Il faut bien convenir que l'alternance du pouvoir que seule permet ce régime ouvre des soupapes de sécurité dans ce processus. En renvoyant, de temps à autre, ceux qui gouvernent

devant leurs électeurs, le régime démocratique leur rend entre autre le signalé service de préserver leur santé mentale.

L'exaltation de l'Hitler est retombée. Ce bon sourire qu'appréciaient tant ses secrétaires est revenu sur ses lèvres. Ces dernières, il les appelle à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, mais il les invite fréquemment à sa table, fut-ce avec des hôtes de marque. Il se moque bien du protocole et des convenances, la politesse lui suffit. Il prend place à table le dernier et place toujours une de ses fidèles collaboratrices à ses côtés.

Cette convivialité est remarquable et me touche au point que lorsque je me rends à la chancellerie, le cœur chargé de rancunes pour les insoutenables scènes de violence à l'encontre des opposants au Reich, mes rancœurs s'évanouissent à la première poignée de main au premier regard. Cet homme n'est pas le diable, j'en mettrais ma main au feu, il n'est pas le génie satanique que décrivent Léon Blum ou Édouard Daladier qui viennent de remporter les élections en France et y ont installé le Front Populaire. Je ne vois en lui ni le Grand Homme infailible qu'adulent Goebbels, Goering ou Hess ni le minable démagogue que dénonce la presse communiste. C'est un fin politique, rusé et déterminé, il frappe rapidement et impitoyablement chaque fois que possible mais il sait se montrer flexible et raisonnable quand cela s'avère nécessaire. Il a surtout été servi par son temps et par les événements – la chance lui a beaucoup sourit du moins jusqu'à présent ...

En revanche, je lui accorde l'excuse d'intimes complexes dont le moins criant à mes yeux de séducteur n'est pas celui de son incapacité d'entretenir des relations sexuelles normales. Quel dommage en réalité de bénéficier de la plus grande et la plus manifestée des séductions, celle du pouvoir, et de ne pas s'en servir...

Il vient à moi oubliant Bormann, et me fixe droit dans les yeux.

«Il faut que vous voyez Reinhard Heydrich» me glisse Hitler-
«Il a des choses importantes à vous dire. Je veux seulement que vous sachiez que je souscris entièrement à ses propos.»

J'acquiesce d'un hochement de tête. Il s'en contente apparemment et enchaîne sur ce qui à mon sens constitue la véritable raison de ma visite au Berghof.

«Nos affaires marchent bien, à ce qu'il me semble. À combien en sommes-nous?»

Je lui tends un morceau de papier sur lequel il inscrit le chiffre des dépôts. Hitler le prend et s'en émeut presque. «Mais c'est très bien. Je ne pensais pas que nous en étions à ce niveau!»

«Je vous le garantis! Et si vous voulez faire fructifier vos dépôts, rien ne serait plus facile. Vous pourriez être à la tête d'un capital majoré de 10 % d'intérêts annuels! Cela ne vous tente pas?»

Il réfléchit un bref instant et lâche:

«J'y ai pensé. Mais je reste un homme simple qui a vu les ravages de la spéculation et de l'inflation et donc je ne me soucie guère de laisser mon or entre les mains de la finance juive. Ces gens sont des rapaces auxquelles il ne faut laisser aucune occasion de déployer leurs talents maléfiques!»

Les juifs. L'obsession d'Adolf Hitler, une idée fixe qui le traude, le ronge, et qui sans doute l'emportera. Car le chancelier n'a pas compris que la première des originalités du peuple juif, est son immortalité. Les autres communautés ont vécu et vivront ce destin de proscrits mais de tous ces ensembles les plus vivaces sont les moins nombreux et les plus persécutés: les juifs et les Arméniens. Au fond l'oppression, la contrainte, la menace de disparition ne sont-elles pas, en définitive, les meilleures stimulations de survie de ces peuples singuliers qui, mieux tolérés et acceptés, se dissoudraient d'eux-mêmes dans des communautés plus vastes? Pour m'en tenir qu'aux enfants de David, ne tirent-ils pas finalement avantage de toutes les avaries qui leur sont infligées? Je fais cette remarque à mon interlocuteur qui réagit vivement.

«Cela peut effectivement se concevoir de prime abord. Mais il ne faut pas tomber dans le piège de la compassion. Ce ne sont que d'apparentes victimes. Leur passivité n'est que de façade, bien au contraire les juifs ont su élaborer une stratégie offensive payante: ils

mettent la main sur des pays et des nations entières. Leur puissance financière occulte gangrène les élites des pays qui par paresse ou ignorance se laisse faire. Ce sont désormais les juifs et leur protégés qui règnent sur l'économie, l'industrie, l'université et même sur les arts et la culture. Ils dominent et façonnent les opinions publique et les entraînent en proclamant de fausse valeurs universelles dans leurs combat contre le droit à la grandeur nationale.»

«Cela me semble très exagéré. Je veux bien croire que les juifs sont incontournable dans la haute finance et le commerce, mais il y a des pans entiers de la société où ils sont très peu présents - dans l'armée, l'administration ou en politique!»

«Mais pas du tout! Prenez Léon Blum en France!»

«Une hirondelle ne fait pas le printemps monsieur le Chancelier!»

«Vous me décevez, cher baron. Un connaisseur averti de la France comme vous l'êtes, ne peut pas ignorer le nombre de juifs qui peuplent le gouvernement et la presse de ce pays définitivement corrompu.»

«À moins... » Il hésite un moment.

«À moins?»

«À moins que nous y mettions bon ordre, nous et les patriotes français qui refusent cette judéification de leur pays.»

La discussion se poursuivant je m'efforce de me faire l'avocat du diable jusqu'au bout.

«Mais il s'en défende, les juifs, de vouloir dominer la France ou les États-Unis d'ailleurs... »

«Ah vous voyez - c'est bien la preuve que la menace est bien présente et que le projet sioniste s'accomplit insidieusement!» la réplique fusa sans appel.

Décidément Hitler prête aux juifs encore plus de machiavélisme et d'intelligence qu'ils n'en possèdent – eux qui n'en sont pas dépourvus... Le chancelier reprit:

«Je respecte l'Amérique et c'est pourquoi je ne lui manifesterai jamais aucune hostilité. Comme l'Angleterre d'ailleurs. Mais je

m'inquiète tout de même de cette colonisation de New York par nos propres juifs allemands qui fuient après s'être rempli les poches au préjudice de nos travailleurs.»

«Il vous débarrasse de leur présence!»

«C'est exact et je ne m'en plains pas. Par contre l'exil des capitaux me préoccupe. Tout cet argent nous fait défaut, le docteur Schacht me l'assure...»

Je réprime un sourire à la pensée que je détiens dans mes coffres une part fût-elle modeste de ce trésor et surtout que les propres fonds de mon interlocuteur y voisine ceux de ses victimes. Le terrain est cependant dangereux. Ainsi, je décide de revenir à la question qui me préoccupe en premier lieu.

«Je laisse donc vos capitaux à l'état?»

«Finalement oui. Mais il n'est pas certain que je ne change pas d'avis sur ce point. Il se pourrait que par la suite je procède, sous vos conseils éclairés à quelques investissements...»

Je lui souris en signe d'approbation. «Vous pouvez compter sur moi!»

«Je sais...» Il me sourit en retour et me tend la main me signifiant mon congé. Bormann me raccompagne.

Je suis évidemment flatté d'avoir été invité au Berghof où ne sont conviés que les grands de ce monde mais c'est quand même étrange... Le Führer me fait venir dans le saint des saints pour finalement se livrer à un long monologue sans me donner aucune véritable instruction quand à la gestion de ses avoirs. Qu'avait-il en tête?

* * *

Je reste perplexe et décide d'attendre que Reinhard m'en apprenne un peu plus. D'après Hitler il a des choses à me dire ce qui signifie qu'il ne tardera pas à me contacter. La lourde limousine de la chancellerie me reconduit à Munich où j'ai prévu de réveillonner avec quelques amis de Berne. Profitant de ma visite à Berchtesgaden je suis venu passer quelques jours dans la capitale bavaroise.

Noël approche comme à l'accoutumé, l'Allemagne se transforme en une sapinière colorée et bruisante, enneigée et joyeuse. Dans les rues les groupes se forment, s'agglutinent devant les vitrines, se défont et se recomposent, les gens circulent, certains à petits pas pressés d'autres à grandes enjambées lentes. Partout règne une ambiance de fête.

Je me laisse gagner par la ferveur ambiante, celle d'un peuple et peut-être d'un monde qui détourne la tête des conflits qui, comme des bulles éclatent à la surface d'un étang, percent le planisphère de pustules corrosives.

L'Espagne s'embrase, la Chine est envahie par les troupes nipponnes, et même la rigide Angleterre est secouée par une crise dynastique. Le plus inquiétant se trouve pourtant ailleurs. Dans la course aux armements que l'Allemagne a lancés, se sont engagés progressivement les États-Unis et la France qu'Édouard Daladier ministre de la guerre veut doter d'une force mécaniques aérienne et terrestre conséquente. La Grande Bretagne ne tardera pas à suivre...

Or il n'est pas d'exemple, dans l'histoire de l'humanité qu'un arsenal soit demeuré inemployé, surtout quand les belligérants potentiels n'ont déposé les armes que depuis une petite quinzaine d'années et que de forts ressentiment subsistent.

D'un coût l'éclairage public suspens mes mornes réflexions. La nuit envahie progressivement la grande ville. On ne distingue plus guère les détails mais la fantasmagorie de l'ensemble est magique. Le froid ne paraît plus transpercé les houppelandes et les portes des brasseries exhalent une haleine chaude et poivrée. Je rentre à mon Hôtel. À peine rentrer dans ma chambre je reçois un coup de fil, c'est Günter le secrétaire de Reinhard, il me fixe un rendez-vous pour demain matin. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble à a son bureau.

Décidément le SD ne perd pas son temps. Qu'a-t-il de si important à me dire? La journée étant pleine d'émotions je m'endors rapidement sans avoir trop de temps pour m'étendre sur la

question. En me réveillant, je réalise d'un coup que l'heure de mon rendez-vous est proche et qu'il est temps de m'y rendre. D'autant plus que l'ami qui m'attend n'est pas des plus patients.

Cela fait bien trois mois que je ne l'ai plus revu. Aperçu de-vrais-je dire car on n'avait fait que de se croiser. C'était à la clôture des jeux de Berlin, lors de la réception à laquelle Goebbels avait convié ses amis et ses obligés afin de leur exprimer sa satisfaction - manière de se féliciter lui-même du succès de l'organisation des jeux. Hitler en personne a daigné paraître, accompagné de Himmler et Reinhard Heydrich en rendant un hommage remarqué au bon docteur. A priori je n'avais aucun titre à figurer sur la liste des invités mais Léni avait insisté pour que je vienne. À la fin de la soirée pendant que le docteur Goebbels s'évanouissait dans la nuit avec une jeune beauté brune, j'ai vu Magda s'éclipser discrètement en compagnie de Reinhard.

Une fois arrivé au siège du SD de Munich où je suis visiblement attendu, une ordonnance me conduit rapidement au bureau de Heydrich. «Ah Gottfried! Quelle joie de te revoir. On n'a pas eu l'occasion de beaucoup se parler lors de notre dernière rencontre.» Il me dit cela le plus tranquillement du monde avec un sourire en coin.

En de telles circonstances le silence et la moins mauvaise réponse. Ce qui ne m'empêche nullement de réaliser que Reinhard est manifestement l'amant de Magda. Il partage ce secret avec moi peut-être même y trouve-t-il même quelques avantages. Comme de persuader sa propre épouse que je suis l' élu du cœur de la femme du ministre de la propagande, ce qui n'était pas tout à fait faux...

Reinhard a le bon goût de ne pas avoir le triomphe insolent et le ton badin sur lequel nous échangeons nos amabilités ce poursuit un bon moment. Après avoir fini notre petit déjeuner mon ami adopte un ton plus sérieux. Rapidement je comprends pourquoi. Il doit me parler de l'affaire à laquelle Hitler avait fait allusion. Aussi mon ami prend son temps pour m'exposer l'incroyable projet dont je suis sollicité de devenir un des acteurs.

Avec cette précision dans le choix des mots qui sent son officier de marine, Reinhard remonte à la dernière guerre. Guerre qui fut mondiale puis celle qui fut civile dans les interminables plaines de Russie. Conflit sanglants entre soldats mutinés contre l'ordre tsariste organisés en soviets et les troupes restées loyales aux Romanov. Il décrit avec réalisme ce cataclysme à l'échelle d'un continent et évoque les scènes d'horreur de ces combats fratricides où des familles entières se fissurent, se déchirent et s'exterminent. Comme un général en chef tranchant depuis son quartier général, il me rappelle les grandes lignes d'un conflit qui aura ajouté quatre millions de morts aux trois millions et demi de victimes civiles et militaires des années 14 à 17.

Reinhard me décrit en connaisseur cette époque charnière où tout un monde bascule. Les spasmes d'une révolution dirigée par le parti Bolchevique et d'une contre-révolution soutenue par l'étranger secouent la Russie. L'armée révolutionnaire est menacée sur tous les fronts. Les Allemands lui coupent la route de l'Ukraine, les Anglais et les Français se rangent aux côtés des généraux blancs Dénikine, Judenitch et Koltchak. Ils envoient des troupes bien entraînées et puissamment armées combattre les communistes.

Il faut la toute la force idéologique d'un Lénine, la poigne de fer d'un Trotski et le ralliement d'officiers idéalistes pour que la toute jeune armée rouge laisse passer l'orage puis à son tour écrase la réaction. Dans cette tourmente aux rebondissements multiples, une figure émerge celle de Michael Toukhatchevski, un jeune militaire de carrière qui commence la grande guerre avec le grade de sous-lieutenant. Il est fait prisonnier par les Allemands, ce sera sa seule faiblesse, mais parvient à s'enfuir juste à temps pour se ranger parmi les révolutionnaires. Pénurie d'officiers chez les bolcheviques oblige, il se voit confier par Trotski des 1920 le commandement de la première armée.

À 25 ans, ce nouveau Bonaparte va connaître les puissantes joies de la bataille, chargeant en tête de ses troupes, ralliant les siens, taillant en pièces les autres, il est un héros vivant. Il devient

une icône de la Russie Soviétique à l'image de ces fabuleux généraux de l'an 12 de la République Française qui à peine plus âgé de 20 ans faisait trembler toute les monarchies européennes. Pendant quatre ans, il incarne à lui seule la gloire de l'armée rouge et c'est presque à regret qu'à moins de 30 ans, à l'âge où les lieutenants deviennent normalement capitaine, il est intronisé commandant de l'académie militaire de l'URSS, chef d'état-major de l'armée rouge, vice-ministre de la défense. Ce général intrépide et stratège exceptionnel va recevoir même le bâton de maréchal.

Mais ce chef ne se cantonne pas à l'organisation de son armée, il est passionné de stratégie, il développe l'aviation et l'arme blindée. Il foisonne d'idées et de propositions et à défaut d'en convaincre Staline il les met en œuvre tout seul. Il commence par oser l'inimaginable: il se rapproche des chefs de la Reich ver de Von Seeckt et de Von Manstein. Il leurs offre pour des centaines de leurs officiers qui encadreront la future Wehrmacht, les espaces, le potentiel industriel et la discrétion de la Russie soviétique.

Les blindés et l'aviation allemande s'entraînent et se développent impunément en violation des clauses du traité de Versailles. Toukhatchevski s'en frotte les mains, heureux d'ouvrir une collaboration, qui le moment venu, du moins le pense-t-il viendra à bout des nazis en Allemagne et des communistes en Russie.

Car cet homme intelligent, généreux, ami loyal et authentique patriotes, c'est ainsi que le présente Reinhard lui même, n'est en politique qu'un incurable naïf. Pour m'en convaincre, mon ami rapproche sa chaise de son bureau, se penche vers moi et le ton de sa voix baisse encore d'un cran.

J'ai reçu voici deux semaines la visite d'un personnage extraordinaire. Le général Scobline.

«Je ne le connais pas!»

«Lui non, mais son chef le général Muller?»

Il faut réagir. Roger Masson m'a parlé de cette alerte septuagénaire que l'on croise dans les allées du bois de Boulogne entouré d'une petite troupe d'anges gardiens, 12 membres la R. O. V. S.,

autrement dit l'union des services de l'armée russe qui ne peut plus prétendre qu'à un statut amical de vétérans. Evgueni Muller n'est plus dangereux qu'aux yeux de Nikolai Iéjov le chef du NKVD qui pour complaire à son maître, Staline, invente complots et trahisons. Comment répondre à Reinhard? Je choisis la facilité c'est-à-dire la franchise.

«Oui, on m'a parlé de ce général Muller je crois même que c'était un Suisse peut-être un ami conseiller d'État.»

«Peu importe», me glisse doucement Reinhard Heydrich. «Celui qui nous intéresse c'est ce Scobline!»

Le général Scobline, lui aussi un ancien de l'armée blanche, n'a pas échappé à l'attention des services français qui en ont touché un mot à leurs amis suisses. J'ai menti en affectant de ne pas le connaître ou, plus exactement je n'ai menti à demi. C'est sous l'effet du récit que me fait Reinhard Heydrich de cet officier tsariste que me reviennent en mémoire des fragments de son histoire... Masson est passionné par tout ce qui touche aux services Russes. Il les redoute bien sûr mais en connaisseur il les admire aussi. Ce sont d'après lui les maîtres absolus de ce grand théâtre d'ombres où s'enchevêtrent inextricablement manipulation et coups tordus. Aussi il s'évertue autant que possible à m'enseigner leurs méthodes d'infiltration et leurs pratiques de la désinformation.

Arrivé en France par la Crimée et la Turquie à la différence de nombre de ses compatriotes, le général Scobline n'est pas obligé de s'installer au volant d'un taxi pour gagner sa vie. Ses revenus miraculeusement préservés, lui permettent de prendre ses quartiers à l'hôtel Alexandre, avenue Victor Hugo. Nadezda, sa femme reprend ses tournées en France, en Angleterre et jusqu'aux États-Unis.

Les services français se montrent à la hauteur. Les officiers de la sûreté suivaient les allées et venues de la séduisante cantatrice. Ils n'ont qu'un demi mérite: non seulement la proie est visible, mais elle entraîne dans son sillage de si nombreux visiteurs que c'est un jeu d'enfant que d'y prendre place. Aussi lorsque le S. pose ses valises dans le hall de l'hôtel Alexandre, son épouse et lui y sont ac-